

TRADUCTION ET COMMENTAIRE D'UN TEXTE GREC

ÉPREUVE COMMUNE : ECRIT

Morgane Cariou – André Rehbinder

Coefficient : 3.

Durée : 6 heures.

Depuis son introduction, en 2009, l'épreuve commune de traduction et commentaire d'un texte grec n'avait jamais enregistré autant d'inscriptions puisque le jury a pu lire cette année 135 copies contre 106 en 2022, 104 en 2021 et 90 en 2020. Afin de bien marquer la différence tant avec l'épreuve commune de version qu'avec la nouvelle mouture de l'épreuve de traduction et commentaire, il n'est pas inutile de rappeler la définition du Journal Officiel d'un exercice dont la session 2023 marquait l'ultime occurrence :

Épreuve de langue et culture ancienne [...] : Traduction et commentaire (durée : six heures), liés à la thématique du programme, d'un texte latin ou grec d'une page environ, accompagné d'une traduction partielle en français. L'épreuve comprend une version portant sur la partie du texte qui n'est pas traduite et un commentaire.

La thématique au programme en 2023 était « L'homme et l'animal » et elle pouvait être abordée par tous les textes antiques traitant du rapport de la question, sans exclusion aucune. Comme l'on sait, à partir de 2024, l'épreuve de traduction et commentaire répondra toujours à une thématique mais elle sera en outre informée par l'existence d'un corpus¹. Elle correspondra à la description fixée par l'arrêté ministériel du 3 novembre 2022 et énoncée en ces termes dans le Bulletin Officiel :

L'épreuve comprend :

- un commentaire de texte fourni sous une forme entièrement bilingue, latin-français ou grec-français (épreuve appuyée sur un corpus d'œuvres en rapport avec la thématique au programme) ;
- une traduction portant sur un second texte (court texte en rapport avec la thématique au programme, mais ne faisant pas partie du corpus d'œuvres).

(Afin de faciliter la préparation des candidats² à cette nouvelle épreuve, les jurys de latin et de grec ont publié à la rentrée 2023 des sujets zéro³.)

Cette année, pour illustrer la thématique, nous avons proposé un extrait de la première parabase des *Oiseaux* d'Aristophane (vers 685-733), texte bien connu dans lequel le chœur des oiseaux, convaincu par l'athénien Pisthétairos de la primauté et de l'origine royale de l'antique race ailée, profite de l'absence des deux protagonistes, invités à déguster chez la Huppe une racine qui provoquera leur métamorphose en oiseaux, pour célébrer son immortalité, rappeler

¹ https://www.ens.psl.eu/sites/default/files/al_2024_corpus_grec-latin.pdf

² Dans le présent rapport, le terme « candidat » est employé dans son sens générique pour désigner aussi bien les candidates que les candidats.

³ https://www.ens.psl.eu/sites/default/files/sujets_zero_latin_et_grec1.pdf

son ancienneté et vanter son utilité. À la fois parodie de récits cosmogoniques et de poèmes didactiques sur l'art d'interpréter les signes naturels, réflexion sur la hiérarchie entre les hommes et les oiseaux ainsi que sur l'usage divinatoire que les premiers font des seconds, dévoiement comique de la rhétorique épидictique, ce texte a été choisi en raison de sa grande densité poétique et de sa gamme de tons élargie, dont nous espérons qu'elles puissent donner matière à de riches commentaires et à de fidèles traductions.

Ces espérances n'ont, dans l'ensemble, pas été déçues puisque le jury a eu le plaisir de constater une amélioration de la qualité des copies qui se reflète dans une moyenne en progression s'établissant à 9,3/20 (en 2022 elle était de 8,42/20, de 8,13/20 en 2021, de 8,57/20 en 2020 et de 9,5/20 en 2019) et dans la nette augmentation de la proportion de candidats ayant obtenu une note supérieure ou égale à 10/20 (44,44 % contre 35% l'année dernière) et supérieure ou égale à 14/20 (23% contre 16,04 % en 2022). Aucune copie blanche n'est à déplorer cette année même si le paquet comportait une copie présentant uniquement un commentaire, quatre copies se résumant à des traductions – résultats parfois surprenants d'un usage aléatoire voire surréaliste du dictionnaire – et une dizaine de copies tronquées des deux tiers environ de l'un ou l'autre voire des deux exercices. Rappelons que ces impasses, qu'elles soient faites dans un sens ou dans l'autre, doivent être absolument évitées car elles garantissent aux candidats, quelle que soit la qualité des lignes rendues, une note basse compromettant fortement leur chance d'admissibilité.

Les notes de cette session s'échelonnent de 0,5 à 19,5/20 et l'écart type est de 4,58. Ce dernier chiffre illustre l'hétérogénéité du paquet dans lequel deux pôles ont émergé : les notes de 6/20 et de 14/20. Ces pôles dessinent les contours de deux profils : autour du premier gravitent les copies dans lesquelles le commentaire, quand il ne sombre pas dans un contresens, s'élève rarement au-dessus de la paraphrase et est desservi par une compréhension approximative du passage à traduire et, parfois, une langue maladroite voire fautive ; dans les parages du second se trouvent les copies qui ont su rendre de façon rigoureuse et claire les quelques phrases à traduire et composer un commentaire problématisé s'appuyant sur des analyses précises et fines du texte proposé. À l'intersection de ces deux ensembles se situent les copies dont la réussite honorable dans l'un des deux exercices est entachée par les défauts importants du second. Enfin, nous avons distingué, en les notant entre 17 et 19,5/20, sept copies qui ont su briller également dans les deux exercices. Cette session 2023 s'illustre donc, dans l'ensemble, par un faisceau de signes encourageants – l'un d'entre eux, et non des moindres, étant l'augmentation du nombre d'admis ayant fait le choix de cette épreuve à l'écrit – que les années prochaines, nous en faisons le vœu, confirmeront peut-être.

Venons-en à présent au détail du sujet pour souligner les erreurs les plus fréquemment commises et rappeler quelques principes auxquels nous sommes attachés, tant pour l'exercice de version que pour celui du commentaire. Nous espérons que les quelques conseils qui suivent permettront aux candidats de mieux comprendre les attentes du jury, de bien cerner les particularités de cette épreuve double et de progresser dans leur approche de la traduction et du commentaire d'un texte grec.

I. TRADUCTION :

L'exercice de traduction exige à la fois une grande rigueur dans l'analyse morphologique et syntaxique du texte grec, une attention sans faille portée aux connecteurs logiques – qu'il convient de traduire –, aux reprises de termes ou, au contraire, aux variations et, plus généralement, au mouvement d'ensemble du texte, ainsi qu'une expression et une orthographe françaises soignées.

Lors de l'épreuve, les candidats peuvent consulter un ou plusieurs dictionnaires grec-français. Cependant, nous attirons leur attention, comme celle de leurs préparateurs, sur un point important : lorsque nous choisissons un sujet de version, nous nous servons du *Dictionnaire grec-français* d'Anatole Bailly (la version intégrale et non l'abrégé) pour en évaluer la difficulté. Or telle forme, telle expression, telle phrase parfois, bien expliquées dans cet ouvrage, ne le sont pas forcément ailleurs. Le jury invite donc les candidats à privilégier cet instrument plutôt qu'un autre.

Dans l'extrait de la parabase des *Oiseaux*, seuls dix vers devaient être traduits (les vers 713 à 722) car, comme l'a bien vu un candidat qui en a fait mention dans son commentaire, les vers en question étaient non pas des trimètres iambiques mais des tétramètres anapestiques catalectiques – également appelés vers aristophaniens – qui, par définition, sont des vers plus longs que les premiers. Si le jury ne s'attendait évidemment pas à ce que ces vers soient identifiés, il a apprécié que le changement métrique du vers 723 soit commenté. La simplicité syntaxique de ces vers composés dans une langue redevenue familière et rythmée par des énumérations et des accumulations n'est qu'apparente : les propositions subordonnées de temps, la proposition relative, la construction de *καλεῖτε*, les ellipses, la traduction des participes apposés, la détermination de l'acception précise des substantifs polysémiques sont autant d'éléments qui ont posé problème aux candidats. Un autre écueil a consisté à rendre ces vers dans une langue grandiloquente et soutenue. Le jury a apprécié et valorisé les traductions qui ont recherché, outre la primordiale acribie dans l'analyse grammaticale, un niveau de langue adapté au registre comique de ce passage.

- **Vers 713-714 :**

Ἰκτῖνος δ' αὖ μετὰ ταῦτα φανεῖς ἐτέραν ὄραν ἀποφαίνει,
 ἦνῖκα πεκτεῖν ὄρα προβάτων πόκον ἦρινόν·

Ces vers s'inscrivent dans une énumération, celle des signes précurseurs des changements de saison que les hommes peuvent tirer de l'observation des oiseaux. La particule αὖ et la locution μετὰ ταῦτα indiquent respectivement l'avancement dans l'énumération et la succession des apparitions d'oiseaux annonçant une nouvelle saison, l'ἐτέραν ὄραν révélée par le milan étant le printemps, comme l'indique clairement, au vers suivant, l'adjectif ἦρινόν. Cette « autre saison » est le complément d'objet direct d'ἀποφαίνει et non du participe aoriste φανεῖς qui est en emploi intransitif. La conjonction de subordination ἦνῖκα introduit une proposition subordonnée de temps dont le verbe sous-entendu est ἐστίν, l'expression ὄρα ἐστὶ πεκτεῖν signifiant qu'« il est temps de tondre ».

Puis, après cela le milan apparaît et fait connaître une autre saison, lorsque c'est le moment de tondre la toison printanière des moutons ;

- **Vers 714-715 :**

εἶτα χελιδών,
ὅτε χρῆ χλαῖναν πωλεῖν ἤδη καὶ ληδάριον τι πρίασθαι.

Là encore la langue se fait elliptique puisqu'il convient d'emprunter à la phrase précédente le groupe ὄραν ἀποφαίνει (ou une forme intransitive de φαίνω, « puis l'hirondelle apparaît quand ») afin de traduire la proposition principale εἶτα χελιδών. Cette dernière est suivie par une temporelle introduite par ὅτε et dans laquelle le verbe impersonnel χρῆ régit deux infinitifs coordonnés, πωλεῖν et πρίασθαι, qui ont pour compléments respectifs χλαῖναν et ληδάριον. Ce dernier terme, un diminutif et un néologisme forgé par Aristophane, est qualifié par l'adjectif indéfini τι qu'il convient de traduire. Ληδάριον contribue à renforcer l'effet comique de l'antithèse que renferme le vers 715 et de l'idée absurde qu'il formule – les hommes revendraient leur manteau chaud tous les hivers.

ensuite l'hirondelle indique quand il faut déjà vendre sa grosse laine et acheter quelque chemisette.

- **Vers 716 :**

Ἔσμεν δ' ὑμῖν Ἄμμων, Δελφοί, Δωδώνη, Φοῖβος Ἀπόλλων.

Le δέ, qui fait ici pendant au πρῶτα μὲν du vers 709, ajoute un nouvel argument en faveur de la suprématie des oiseaux : ces derniers indiquent non seulement l'arrivée d'une nouvelle saison mais sont aussi des oracles pour les hommes. Bien qu'elle soit la plus simple de la version, cette phrase a fréquemment donné lieu à des erreurs de construction et des faux sens qui ont consisté à faire d'une partie des noms propres des sujets et non des attributs du sujet ou à traduire le nominatif pluriel Δελφοί comme un locatif.

Et nous sommes pour vous Ammon, Delphes, Dodone, Phoibos Apollon.

- **Vers 717-718 :**

Ἐλθόντες γὰρ πρῶτον ἐπ' ὄρνις οὕτω πρὸς ἅπαντα τρέπεσθε,
πρὸς τ' ἐμπορίαν, καὶ πρὸς βίотου κτῆσιν, καὶ πρὸς γάμον ἀνδρός.

Le vers 717 a engendré de nombreuses fautes de construction. Il ouvre le passage qui a donné lieu à la plus grande densité de points de pénalité (vers 717-721). Le participe aoriste ἐλθόντες est apposé au présent de l'indicatif moyen deuxième personne du singulier τρέπεσθε. La proximité sémantique entre les deux verbes confère une dimension presque explétive à ἐλθόντες, selon un usage bien attesté notamment dans la poésie, de sorte que le jury a accepté deux traductions : celle qui prend les deux formes verbales ensemble et celle qui les distingue. Ὅρνις n'est pas un nominatif singulier mais un accusatif pluriel poétique dûment recensé dans le dictionnaire *Bailly* au début et à la fin du lemme ὄρνις. Le groupe prépositionnel ἐπ' ὄρνις fait l'objet d'une construction ἀπὸ κοινοῦ, c'est-à-dire qu'il est en facteur commun au participe et au verbe conjugué. Avec cette occurrence s'enclenche la syllepse qui prévaudra jusqu'à la fin du passage à traduire : le terme ὄρνις désigne tout à la fois l'« oiseau » et le « présage », l'« augure », l'« auspice ». Le vers 718 est rythmé par une polysyndète dont la traduction est souhaitable. Il fallait en outre comprendre que le groupe nominal βίотου κτῆσιν désigne non

pas « l'acquisition de la vie », comme on l'a souvent lu, mais « l'acquisition des moyens nécessaires à l'existence » : en d'autres termes, les hommes se tournent vers les présages que représentent les oiseaux pour « assurer [leur] gagne-pain », pour citer la traduction de Victor-Henry Debidour. Dans l'expression γάμον ἀνδρός, la présence redondante du génitif subjectif ἀνδρός est probablement dictée par une recherche stylistique : il forme un chiasme avec le génitif objectif βίτου.

Car votre premier réflexe est d'aller trouver les oiseaux et vous vous tournez ainsi vers eux pour absolument toutes vos affaires – et pour le commerce et pour l'acquisition de ressources et pour le mariage.

- **Vers 719 :**

Ὅρνιν τε νομίζετε πάνθ' ὅσαπερ περι μαντείας διακρίνει·

Ce vers a été très souvent mal compris. Le verbe principal, νομίζετε, a pour complément d'objet direct, πάντα, et pour attribut du COD ὄρνιν, et non l'inverse. Πάντα est l'antécédent de la proposition relative introduite par le pronom ὅσαπερ, lui-même sujet de διακρίνει, « décider, trancher ».

Et vous tenez pour oiseau tout ce qui est décisif en matière de divination :

- **Vers 720-721 :**

φήμη γ' ὑμῖν ὄρνις ἐστί, παρμόν τ' ὄρνιθα καλεῖτε,
ξύμβολον ὄρνιν, φωνὴν ὄρνιν, θεράποντ' ὄρνιν, ὄνον ὄρνιν.

La difficulté de ces vers, rarement bien traduits, était à la fois d'ordre syntaxique et d'ordre sémantique. La construction de καλεῖτε fait alterner, en asyndète, compléments d'objet direct et attributs du COD. Elle n'a été que rarement vue et, lorsqu'elle a été identifiée pour παρμόν ὄρνιθα, n'a pas toujours été étendue au vers suivant qui s'est trouvé traduit comme si les substantifs étaient alternativement des sujets et des attributs du sujet (« une rencontre est un oiseau ») ou, pire, comme si θεράποντα était le participe présent d'un accusatif absolu, pour citer ici l'analyse dont un candidat aurait pu éviter d'entacher son commentaire. Une fois la syntaxe bien analysée, il fallait préciser le sens des noms employés. Il convenait notamment d'éviter les traductions de φήμη par « présage » et de ξύμβολον par « signe » car la phrase prenait alors une allure tautologique. Il fallait aussi se garder des traductions fantaisistes d'όνον par « merluche », « cloporte » ou encore « pot au vin ». L'allitération ὄνον ὄρνιν fait simplement référence au fait qu'une rencontre avec un âne pouvait être interprétée dans l'Antiquité comme un signe de mauvais augure.

en vérité pour vous une parole est un oiseau et vous appelez un éternuellement un oiseau, une rencontre un oiseau, un son un oiseau, un serviteur un oiseau, un âne un oiseau.

- **Vers 722 :**

Ἄρ' οὐ φανερῶς ἡμεῖς ὑμῖν ἐσμεν μαντεῖος Ἀπόλλων ;

Cette interrogative ne présente aucune difficulté syntaxique, pour peu que l'on ne confonde pas la particule interrogative ἄρα avec le nom de la « prière » et de la « malédiction » (ἡ ἄρά, ἄς) ou avec la particule affirmative et toujours postpositive ἄρα (« puis », « donc » etc.).

N'est-il donc pas évident que nous sommes pour vous le prophète Apollon ?

II. Commentaire :

- **Qualité de l'expression écrite.**

L'épreuve de « traduction et commentaire d'un texte grec » est aussi une épreuve de français dans laquelle la qualité de l'expression écrite du candidat est prise en compte. Fautes d'orthographe (trop nombreux sont encore les candidats qui mettent deux « l » à *Iliade*, ne savent pas accorder l'adjectif « grec » au féminin, confondent le verbe « voir » et l'adverbe « voire » ; trop nombreux ont été les « cœurs » qui chantaient la supériorité des oiseaux tout en dressant une « satire » du rapport des hommes au divin et à la divination ; on a relevé aussi, pêle-mêle, des jugements sévères sur la « prétension » des oiseaux ou sur l'humour « scathologique » d'Aristophane) et de syntaxe, écarts de langage, anglicismes (les volatiles d'Aristophane seraient « humorisés »), tours jargonneux, impropriétés diverses (« interroger » n'admet pas en français un complément de chose, mais seulement de personne ; on dit « dénigrement » et non « dénigration », « éternité » et non « éternalité », « louange » et non « laudation » ; « éloge » a été souvent accordé au féminin ; le nouveau panthéon proposé par Aristophane n'est pas tant « aviaire » qu'ailé ou ornithologique), confusions, enfin, liées à une mauvaise maîtrise de la langue (« épinyne » pour « éponyme ») déparent un grand nombre de copies.

Il convient de respecter le niveau de langue attendu dans une dissertation ou un commentaire et de bannir toute expression vulgaire, même citée entre guillemets, en se conformant au registre de l'exercice écrit. Les formulations qui font état d'un « chœur imbécile » formulant un « absurde éloge sophistique » ou un « monologue stupide et absurde » ne sont pas acceptables. Le jury attend qu'une expression claire et précise soit le reflet d'une pensée critique se déployant en vertu d'une juste distance focale par rapport au texte. Pour cela, il faut être attentif au sens exact des termes retenus : parfois le choix même du vocabulaire pour qualifier tel ou tel aspect du texte révèle une grande approximation à la fois dans la terminologie *et* dans la compréhension du texte. Plusieurs candidats ont formulé des problématiques centrées sur le registre « élégiaque » de l'extrait souhaitant manifestement analyser sa dimension épideictique, c'est-à-dire élogieuse. Ce genre de confusion confine bien souvent au contresens.

Cette année encore, quelques candidats ont jugé bon de commenter la ponctuation du texte grec, l'un d'entre eux notant, par exemple, qu'un usage fréquent de la virgule était « caractéristique du format chanté et déclamé ». Rappelons donc que, dans un texte grec, les choix typographiques relèvent entièrement des éditeurs qui eux-mêmes suivent la ponctuation insérée par les copistes byzantins ou s'en écartent : il convient par conséquent de se fonder sur les formulations plutôt que sur la ponctuation, sauf si l'on souhaite effectivement mettre en cause un choix éditorial en la matière, pour proposer une autre ponctuation par exemple.

- **Méthode du commentaire.**

Nous rappellerons ici quelques-uns des conseils donnés dans les « Repères pour la nouvelle épreuve (Ulm) ». Si certains textes peuvent se prêter à un commentaire linéaire, le commentaire

composé reste la forme la plus appropriée parce qu'il oblige les candidats à s'interroger sur les enjeux qui structurent le passage étudié tout autant que sur la manière dont ceux-ci apparaissent. Le commentaire linéaire, choisi cette année par un seul candidat, n'est pas proscrit, mais l'expérience montre qu'il encourage la paraphrase et n'est guère propice aux excellentes prestations. En tout état de cause, le candidat ne doit pas hésiter tout au long de son devoir entre commentaire linéaire et commentaire composé, mais opter clairement pour l'une ou l'autre méthode. Le commentaire composé ne doit pas être un commentaire linéaire déguisé : dans beaucoup de copies la première partie était centrée sur l'analyse de la faiblesse de la race humaine tandis que la seconde s'intéressait à la divinisation des oiseaux, opposition qui reproduit le déroulé du début du texte mais, d'un point de vue dialectique, entraîne un piétinement de l'argumentation.

L'introduction peut s'ouvrir sur une *captatio benevolentiae* (pertinente), mais elle a surtout pour vocation première de situer autant que possible l'extrait, d'indiquer brièvement la nature et le contenu du texte, d'en dégager les mouvements (c'est à cet endroit que doit s'inscrire une synthèse « linéaire » de l'extrait) et d'en souligner les enjeux. Elle propose ensuite, en lien avec la thématique au programme, une problématique qui servira de fil directeur tout au long du développement organisé autour de deux ou trois axes clairement annoncés en fin d'introduction (et respectés ensuite par le candidat). La problématique, qu'on évitera de formuler *ex abrupto*, doit se donner pour objectif de faire ressortir la spécificité du texte et non pas de fournir un intitulé à une dissertation générale sur la thématique. L'expérience montre que les problématiques qui se déploient en de longues formulations amphigouriques desservent bien souvent la pensée de leur auteur. Il convient donc d'adopter une formulation resserrée, concise et claire qu'on étendra aux axes de lecture et sur laquelle la conclusion n'omettra pas de revenir. Le jury a eu le plaisir de lire cette année quelques introductions très efficaces, c'est-à-dire fermement problématisées, faisant d'emblée miroiter toutes les facettes d'un texte particulièrement riche, clairement bâties et éclairées par des connaissances pertinentes sur la thématique. Il est certain que ce genre d'introduction ne peut que susciter la bienveillance du lecteur qui se plonge alors avec intérêt dans les analyses détaillées du commentaire.

La conclusion, elle, peut éventuellement se prêter à un élargissement du sujet, mais elle doit avant tout clore la réflexion, en offrant une synthèse des résultats auxquels le développement a permis d'aboutir et en apportant une réponse au problème posé en introduction. En outre, élargir le sujet ne signifie pas ajouter à la va-vite quelques idées vagues que l'on n'aurait pas réussi à intégrer dans le corps du commentaire.

Le commentaire proprement dit doit éviter la paraphrase : trop de candidats se contentent de décrire ou de raconter le texte sans distance critique. Un autre défaut consiste à ne s'attacher qu'aux idées du texte en négligeant la forme et les procédés littéraires qui portent ces idées, ou bien à traiter cette forme en la séparant nettement du fond. Le relevé de procédés stylistiques doit toujours permettre d'articuler facilement une réflexion portant à la fois sur le fond et la forme du texte.

Enfin, le commentaire doit porter sur le texte même : bien maîtriser la méthode du commentaire de texte, c'est d'abord éviter les paragraphes hors sujet. La qualité d'une copie ne se mesure pas au nombre de pages, mais à la précision de la lecture du texte et à la pertinence des références extérieures invoquées. La culture, les connaissances littéraires et historiques des

candidats doivent être mobilisées uniquement pour éclairer leur commentaire de l'extrait, non pour se substituer à une analyse du texte.

- **Citer et commenter le grec.**

Le commentaire, pour être mené au plus près du texte, doit s'appuyer sur le grec, et non sur la traduction donnée en regard, dont les partis pris peuvent d'ailleurs être ponctuellement discutés. Le jury attend donc du candidat qu'il cite l'original abondamment et en respectant l'orthographe. Cette année nous avons rencontré une copie qui ne citait que la traduction, procédé qui ne peut que desservir la démonstration et influencer négativement sur la note. Nous avons aussi constaté qu'un trop grand nombre de copies faisait l'économie des signes diacritiques (esprits, accents et iota souscrits) dont l'omission, rappelons-le, constitue une faute en grec. La citation grecque doit également être extraite avec précision et pertinence. Certains candidats l'amputent d'un mot-clef, montrant par là leur incapacité à repérer dans le texte grec les mots correspondant à la traduction française sur laquelle ils se sont appuyés. Faut-il préciser que la « solution » consistant à donner un contexte plus long pour être certain que les « bons » mots s'y trouvent ne trompera pas le jury ? Enfin, citer le texte grec ne signifie pas noter précipitamment des termes relevant d'un même champ lexical sans se soucier d'en tirer autre chose qu'une énumération. Précisons encore qu'insérer directement des mots grecs à l'intérieur de la phrase française, sans les traduire ni les expliquer, est une pratique à proscrire.

D'autres candidats se laissent abuser par la traduction française proposée, qui ne livre pas toujours un calque grammatical du texte grec, ou bien prétendent au contraire souligner les libertés que prend le traducteur avec le texte pour produire tel ou tel effet alors même que le tour proposé est cette fois parfaitement fidèle. Nous invitons donc les candidats à comparer attentivement l'original et sa traduction et à s'appuyer avant tout sur l'analyse du vocabulaire et de la construction du texte grec pour produire leur commentaire. La traduction française peut évidemment, dans un premier temps, servir de support à l'analyse et à la compréhension du texte, mais le candidat doit s'astreindre à retraduire pour lui sinon la totalité du texte, du moins les passages qu'il a l'intention de citer et de commenter en détail. Certains l'ont d'ailleurs fait et nous avons apprécié leur effort.

Enfin, nombre de candidats manquent ou font un mauvais usage du vocabulaire grammatical élémentaire qui doit leur permettre de rendre compte des mots du texte. Les particules grecques deviennent des adverbes, les prépositions des conjonctions, les négations des verbes, les adverbes des adjectifs, de même que les participes, qui perdent ainsi tout statut verbal. L'optatif potentiel et l'optatif oblique ne sont pas distingués, les systèmes conditionnels sont mal identifiés et confondus : il n'est pourtant pas inutile, pour commenter les intentions d'un locuteur, de savoir déceler les nuances impliquées par l'emploi de chacun de ces systèmes. Une analyse grammaticale fine du texte grec, qui suppose évidemment la maîtrise de la terminologie syntaxique, s'avère précieuse pour une compréhension correcte du sujet.

- **Culture générale et emploi des connaissances liées au thème : quelques clefs**

Rappelons-le encore : un commentaire précis et pertinent du texte proposé assure au candidat une bonne note. L'analyse peut être aussi étoffée par des sources extérieures (littéraires, historiques, philosophiques voire iconographiques) qu'il convient de citer correctement. Cette année le jury a constaté à plusieurs reprises des approximations et des confusions dans la citation d'hypotextes ou de textes parallèles aux *Oiseaux* : d'une copie à

l'autre, Hésiode s'est vu attribuer une *Cosmogonie*, une « *Théodyssée* » et une « *Théogénie* », *Les Travaux et les Jours* ont été présentés comme un extrait de la *Théogonie*, Aristophane aurait mis en scène un autre chœur zoomorphe, le « célèbre chœur des cigales », et aurait rédigé un *Éloge de la mouche*, qu'il convient de restituer à Lucien de Samosate. Un candidat a même problématisé tout son commentaire autour de l'idée que le texte offrait une parodie de « l'*Anabase* de Xénophon » en pensant manifestement à la *Théogonie* d'Hésiode... Ces approximations concernent aussi la chronologie des auteurs antiques. Aristophane, dont les vers 685-733 étaient à commenter, s'est retrouvé, dans plusieurs copies, rattaché aux VIII^e-VII^e siècles avant notre ère ou, pire encore, de notre ère ! Pour d'autres, il aurait vécu les guerres médiques et aurait puisé son inspiration à la fois chez Homère et chez Plutarque...

Voici à présent quelques clefs d'interprétation de ce texte. Le sujet est composé de la parabase principale des *Oiseaux* (vers 685-722) – qui n'est, comme nous avons pu le lire, ni un personnage, ni la parodos, ni l'exodos – et du πῆγος qui lui fait suite (vers 723-736). Cette scène se situe dans la première moitié de la comédie, celle qui voit se préciser et progresser le projet utopique d'une cité aérienne conçue par Pisthétairos et EVELPIDÈS comme une Athènes inversée, du moins dans un premier temps. Dans l'agôn, les deux Athéniens qui fuient leur cité gangrénée par sa manie des procès, l'hypertrophie de ses tribunaux et l'omniprésence des délateurs ont convaincu le chœur d'oiseaux, d'abord hostile, de l'ancienneté de la race ailée et de la nécessité, pour lui redonner le rang royal qui est le sien et auquel elle doit prétendre, de fonder une cité dans les airs à laquelle feront allégeance et les dieux et les hommes. Pour sceller ce pacte, la Huppe a invité les deux héros à entrer dans son nid où elle entend leur donner à manger une racine qui facilitera leur métamorphose en oiseaux. La scène est donc entièrement à la disposition du chœur qui s'avance en dansant pour déclamer des anapestes qui sont traditionnellement le lieu privilégié d'une rupture de l'illusion comique.

La particularité de cette parabase réside dans le fait que le chœur ne s'y fait pas le porte-parole du poète – à l'exception peut-être, comme l'a judicieusement noté un candidat, de l'ambigu ἐμοῦ au vers 692 – mais persévère dans son rôle. C'est en réalité la parabase secondaire qui, plus loin dans la comédie, brisera le quatrième mur. Dans cette première parabase, le chœur compose une cosmogonie nouvelle dans laquelle les oiseaux apparaissent comme des divinités primitives. Il rappelle leur rôle primordial dans l'art de la divination et invite les hommes, qui ne sont pas tant les spectateurs que les futurs vassaux de Coucouvilleles-Nuées, à les reconnaître comme leurs nouveaux dieux. Dans cette prosopopée animale, la problématique de la parodie est centrale au sens où elle cible aussi bien la poésie épique, dans son double versant cosmogonique et didactique, que l'éloquence épideictique, tout en se muant ponctuellement en paratragédie. Les sauts de registre, la juxtaposition des niveaux de langue, l'inventivité verbale, les effets d'exagération, d'accumulation et de rupture permettent de déjouer le sérieux d'un discours qui jette un éclairage comique sur les mythes fondateurs, la superstition des hommes et l'insatiable quête du pouvoir.

Les vers 685-692 opèrent, par le jeu des épithètes, un chassé-croisé entre l'animal, l'humain et le divin, le deuxième se trouvant rabaisé à la condition du premier et le premier élevé au statut du dernier. Le style soutenu de ces vers préluant à un chant cosmogonique repose sur des emprunts lexicaux à la croisée de l'épopée et de la poésie lyrique – telle la comparaison de l'éphémère condition humaine avec des feuilles, redevable à une image célèbre de l'*Illiade* (VI. 46) exploitée notamment par Mimnerme (fragment 2 West) – et la multiplication

des néologismes (ἀμαυρόβιοι, ὀλιγοδρανέες, εικελόνειροι). Mais il est sapé par une syntaxe appositionnelle qui retarde exagérément une pique adressée à Prodicos, μετεωροσοφιστής – pour reprendre le qualificatif dont Aristophane l'affuble dans les *Nuées* – qui aurait, selon certaines sources, disserté sur l'origine et la nature du monde et ce peut-être dans un souci d'exactitude raillé par la double occurrence de l'adverbe ὀρθῶς. Ce dernier terme constitue probablement une allusion à l'ὀρθοέπεια, cette pratique sophistique de distinction des synonymes et de réflexion sur le rapport des noms aux choses, qu'auraient pratiquée Protagoras et Prodicos en particulier. Après cette chute comique liée à la fois à l'irruption du nom d'un contemporain au milieu de celui de divinités primitives et à la familiarité de la formule κλάειν εἴπητε, le chœur entame une cosmogonie et une théogonie parodiques (vers 693-703) dont l'hypotexte évident est la *Théogonie* d'Hésiode mais qui dialogue aussi avec la cosmologie d'Empédocle et, par l'image de l'œuf, avec des poèmes de tradition orphique. Ces vers décrivant à grands renforts d'images ornithologiques l'éclosion (ἐνεόττευσεν) d'un nouveau panthéon ailé témoignent du fait que les oiseaux sont désormais convaincus de ce qu'a avancé Pisthétairos dans l'agôn pour les rallier à son projet politique : à savoir qu'ils figurent parmi les toutes premières divinités.

Le vers 703 opère un changement de registre : l'éloge des oiseaux délaisse la tonalité épique au profit d'une rhétorique épideictique qui cherche à cumuler (πολλοῖς, πολλοῦς, ὁ μὲν..., ὁ δὲ..., ὁ δὲ..., ὁ δὲ..., etc.) les arguments empruntés non plus aux mythes mais aux phénomènes, c'est-à-dire aux pratiques et manifestations naturelles observées et observables par l'homme au quotidien. La filiation des oiseaux avec Éros « aux ailes d'or » est démontrée par la pratique amoureuse, bien documentée par ailleurs, qui consiste à offrir un oiseau à un jeune homme pour obtenir ses faveurs. Le sérieux de l'argumentation est immédiatement déconstruit par la trivialité du verbe διεμήρισαν, mis en valeur par sa position à la césure du tétramètre, et par la modestie du bestiaire énuméré au vers 707. De la caille au coq en passant par l'oie et la foulque, la banalité de cette volaille contraste fortement avec les vénérables ancêtres ailés chantés un peu plus haut dans des termes hésiodiques. Et la brusque dégradation de l'image des volatiles – de la Nuit que le poète qualifiait au moyen de l'épithète rare μελανόπτερος aux oiseaux de basse-cour, symboles des avances d'un éraste – accompagne et renforce la dégradation du registre, elle-même source de comique.

À partir du vers 708, l'autocélébration, marquée notamment par le triple retour, au centre des tétramètres, du pronom sujet ἡμεῖς, souligne le caractère indispensable des oiseaux, nouveaux Prométhée, pour les hommes : non contents d'être les signes de la passion (vers 704-707), ils sont aussi les signaux des changements de saison (vers 709-715) et les présages à décrypter avant toute entreprise (vers 716-722). Retrouvant et complétant des arguments avancés par Pisthétairos dans l'agôn, le chœur s'exprime de nouveau dans une langue épique dont le modèle réside à présent dans la description hésiodique du calendrier des travaux agricoles dont la connaissance peut être tirée de l'observation de la nature. L'humour de cette parodie des *Travaux et des Jours* passe par la mention, au vers 715, d'in vraisemblables dépenses saisonnières de vêtements et de la généreuse prévenance envers un Oreste dont le nom, antonomase du détrousseur nocturne, devait malgré tout conserver pour le spectateur antique son aura tragique. L'évocation de la saison de la tonte des brebis ouvre quant à elle une fenêtre, comme l'ont bien vu quelques candidats, sur un paysage rural idyllique qui sera pleinement développé dans la parabase secondaire, lorsque les oiseaux se représenteront

comme des êtres évoluant dans un cadre naturel dont ils dominent les excès, à la différence des hommes, en toute saison. Au moment où le chœur en vient à vanter le pouvoir mantique des oiseaux (vers 716-722) en vertu de la polysémie du substantif ὄρνις, la syntaxe prend une tournure nettement cumulative : le vers 716 trace une équation entre les oiseaux et quatre oracles du monde grec ; les vers 717 et 718 sont bâtis autour d'une hypozeuxe (la quadruple occurrence de πρὸς et d'un régime à l'accusatif) qui insiste sur la dépendance des hommes vis-à-vis des oiseaux ; quant aux vers 720-721, ils dressent un dense catalogue de signes sonores et visuels que les hommes interprètent comme des « présages ». La paronomase finale ὄρνις ὄρνις, clausule grotesque, constitue le point d'orgue de cette argumentation qui se trouve sapée par l'effet d'exagération émanant de l'empilement nominal. Et la question du vers 722, portée par un rythme majoritairement spondaique qui lui donne de fausses allures solennelles, jette un peu plus le discrédit sur les orgueilleux sophismes des oiseaux ralliés au projet impérialiste de Pisthétairos.

Au vers 723 s'opère un changement métrique : le chœur (ou le coryphée) entame le rapide système anapestique qui vient habituellement conclure la parabase et qu'il devait réciter, selon la coutume, sans reprendre son souffle, jusqu'à l'« étouffement », πνίγος. La désignation de la « chaleur étouffante » de l'été, au vers 726, par ce même substantif est donc une façon malicieuse de souligner les mécanismes théâtraux bien connus des spectateurs antiques. Ce *pnigos* prend la forme d'un résumé des bienfaits que les oiseaux pourront apporter aux hommes, s'ils les reconnaissent comme leurs nouveaux dieux. Le comique de mots de cette tirade émerge de la densité des énumérations, de la paronomase αἴραις, ὄραις, du polyptote παισίην, παιδίων παισίην qui parodie les formules de prédiction et de la création du mot-valise πλουθυγία qui condense plaisamment les deux souhaits les plus fréquents des hommes. La mention, au terme d'un catalogue dans lequel les promesses se font de plus en plus superficielles, du « lait d'oiseau » est comique car cette clausule superpose l'acception figurée d'une expression proverbiale – le « lait d'oiseau » désignait une chose rare et recherchée – et son sens propre. Le procédé est ici une miniaturisation de l'idée comique de toute la pièce, qui repose sur une compréhension littérale, de la part des deux héros, de la formule d'imprécation « aller aux corbeaux » (ἐς κόρακας ἐλθεῖν, vers 28). Surtout, par ses allures d'absurde adynaton, cette promesse dérisoire est une ultime pirouette qui achève d'annihiler la crédibilité de l'argumentation des oiseaux.

De sorte que cette parabase irriguée de bout en bout par la parodie et l'ironie est une récréation fantaisiste des mythes des origines auxquels se trouve appliqué un calque ornithologique. Elle souligne, *in fine*, la dimension fallacieuse des arguments brandis par qui souhaite s'arroger le pouvoir et dominer les autres.

En conclusion, rappelons qu'il est précieux, pour la préparation de cette épreuve – et au-delà pour la formation et la culture générale du candidat –, de lire les plus grands classiques des différents genres de la littérature grecque. Pour cela, il convient d'opter pour des éditions présentant face à face le grec et sa traduction et de s'intéresser aux constructions syntaxiques, aux problématiques génériques et aux particularités de la civilisation et de la culture grecques.